



---

Volume 44, numéro 3, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400414ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400414ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Chénard, G. (1988). Compte rendu de [JOURNET, Charles, *Théologie de la politique*]. *Laval théologique et philosophique*, 44(3), 414–415.  
<https://doi.org/10.7202/400414ar>

est bien loin de former une masse homogène exempte de frictions. « Devant chaque événement politique ou social majeur dont ils auront à rendre compte, les évêques dévoileront malgré eux ces tensions, ne serait-ce que par leur lenteur à se prononcer ou par le caractère ambigu et imprécis de leurs déclarations. Tout cela laisse l'impression d'un laborieux compromis » (p. 32).

La seconde partie du livre (*Les défis de société*) s'attarde surtout à la période de crise qui suivra le second coup d'état de 1967. Crise d'abord sur le plan politique : avec l'adoption d'un acte institutionnel proclamant « l'état d'exception », la censure devient impitoyable et la torture des prisonniers politiques systématique. Le régime ne tolère pratiquement aucune opposition. Crise aussi sur le plan économique : bien que le Brésil ait atteint un niveau de croissance comparable à celui des pays les plus développés, seule une infime minorité peut en bénéficier. Les grandes masses populaires sont marginalisées et exclues du partage des richesses.

Face à cela, certains catholiques estiment qu'il est du ressort de l'Église d'assumer une fonction socio-critique. Pour eux, toute réelle promotion des masses doit passer par leur conscientisation et par le combat politique à leur côté. Leur action en ce sens les rendra rapidement victimes d'une répression sans précédent qui ira jusqu'à la torture. Ainsi, on peut affirmer qu'à partir de 1972, un véritable conflit s'est engagé entre l'Église et l'État et que peu à peu l'équilibre traditionnel se disloque. Au milieu du débat, on prend progressivement conscience que l'élément premier dans cette lutte, ce n'est pas la sauvegarde des droits de l'Église, mais d'abord la défense des droits du peuple.

La troisième partie du livre (« *La voix des sans voix* » ou *l'Église des pauvres*) rend compte de la réponse apportée à ces problèmes à la fin des années 70 et au début des années 80. Pour accomplir sa tâche véritablement prophétique en faveur des masses marginalisées, l'Église du Brésil devra compter sur la foi vécue dans les milieux populaires. Il va sans dire que cela impliquera une réorientation conséquente de ses options pastorales. C'est ce qui se révélera peu à peu alors que de nombreux évêques, prêtres, religieux et religieuses se mirent à développer « une sensibilité religieuse nouvelle se situant de plain-pied dans les préoccupations populaires » (p. 108). On assiste désormais à un renouveau de l'évangélisation qui part de la religiosité populaire traditionnelle et cherche à en faire valoir le potentiel libérateur tout en la rendant plus critique. Une nouvelle lecture de la Bible est

proposée qui trouve dans le mouvement des communautés ecclésiales de base le lieu par excellence de sa réalisation.

En 1979, les militaires, après dix ans de réelle dictature, se voient contraints de « rentrer à la caserne ». Visiblement, le régime s'essouffle et le retour à la démocratie s'annonce. De sa dure expérience, l'Église brésilienne est ressortie transformée et laisse derrière elle une conscience de classe qu'elle a réussi à répandre dans de larges secteurs de la population. Le plan de pastorale de 1983, fortement inspiré par la conférence de Puebla et son option prioritaire pour les pauvres, montre bien qu'elle est arrivée au bout de sa phase d'*aggiornamento*.

Ainsi, Charles Antoine a raison d'affirmer que dans l'Église post-conciliaire, le Brésil, au demeurant « le plus grand pays catholique au monde », constitue « une sorte de laboratoire exceptionnel » (p. 24). La vitalité déployée par l'Église de ce pays et les moyens qu'elle a mis en œuvre pour rejoindre les masses pauvres et opprimées, font d'elle une source d'inspiration pour les autres Églises. La lecture de ce petit livre se recommande par le témoignage qu'il arrive à rendre de cela.

Michel RONDEAU  
Université Laval

Charles JOURNET, **Théologie de la politique**. Introduit et présenté par Marie-Agnès Cabanne, Coll. « Prémices », Fribourg Suisse, Éditions Universitaires, 1987, 163 pages (20 × 11.5 cm).

Cet ouvrage réunit sept textes de Charles Journet écrits entre 1931 et 1944, présentés par Marie-Agnès Cabanne. Ce sont des éditoriaux engagés du célèbre théologien : L'Ordre social chrétien, L'Église et les communautés totalitaires, L'âme de la Pologne, Antisémitisme, Déportation, Les cinq points des messages pontificaux de Noël (1939-1942), « Dieu premier servi ! ». Le lecteur connaissant l'œuvre considérable du Cardinal Journet et son apport remarquable au Concile redécouvrira les racines de sa vision politique à la lecture de ces textes circonstanciés. Il devra se rappeler leur contexte historique pour en saisir les accents prophétiques : l'espoir de restaurer un ordre social chrétien, la montée du communisme et du nationalisme hitlérien, la déportation et l'extermination des juifs, l'invasion de la Pologne, la destruction de l'Europe par la guerre.

Tout en reconnaissant le courage et la lucidité des interventions de l'abbé Journet, on éprouve cependant quelque difficulté à suivre Marie-Agnès Cabanne affirmant que « les solutions qu'il propose dépassent les conjonctures des années de guerre » (p. 13). On pourra bien sûr convenir que ces écrits offrent des « éléments de réponse qu'il convient de repenser pour les incarner dans les débats d'aujourd'hui » (p. 15) : ces principaux éléments étant la dignité inaliénable de la personne et les droits humains fondamentaux, la responsabilité civique des chrétiens, la dimension transcendante des valeurs morales, le rôle de la morale en politique, la critique des idéologies et des processus totalitaires. D'autres éléments paraissent cependant périmés à la suite du Concile, de l'enseignement social de l'Église et de la réflexion théologique contemporaine. La volonté d'instaurer une politique d'inspiration chrétienne ou de restaurer un ordre social chrétien, l'affirmation de la primauté du « spirituel » dans l'ordre « temporel » et la distinction entre un ordre « naturel » et un ordre « surnaturel », la vision d'une Église supranationale pouvant juger du politique de même que la condamnation sans nuance du marxisme constituent des présentations reliées à des conjonctures historiques. On ne pourrait cependant en aucune façon reprocher au Cardinal Journet des formulations qui tiennent à leurs contextes socio-politique et théologique.

Gabriel CHÉNARD  
Université Laval

Jacques MARX (dir.), **Athéisme et agnosticisme**, coll. « Problèmes d'histoire du christianisme », n° 16, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986, 183 pages.

Cet ouvrage collectif, issu d'un colloque international organisé en 1986 par l'Institut des religions et de la laïcité de l'Université libre de Bruxelles, représente une pièce originale et fort pertinente à ajouter au dossier, pas si fourni qu'on pourrait le croire, de l'athéisme et de l'agnosticisme. Douze communications le composent. Les trois premières nous font voyager dans l'histoire, à partir des jugements portés sur l'athéisme dans les premiers siècles chrétiens (Hervé Savon) jusqu'à la France du XVIII<sup>e</sup> siècle (Roland Mortier), en passant par les productions utopiques à l'orée des Lumières (Raymond Trousson). Ensuite viennent un ensemble de textes de facture sociologico-philosophique, concernant l'athéisme de Marx (Guy Haars-

her), le constat de la mort de Dieu (Michel Meyer), le socialisme (Georges Goriely), le tissu idéologique et anthropologique qui sous-tend les catégories de « croyants » et d'« incroyants » (Jean-Pierre Deconchy), la morale (Henri Janne), la science (Gilbert Hottot), l'humanisme (Paul Kurtz), l'ontologie (Jean Ladrière) et les rapports entre la théologie naturelle et la théologie religieuse (Leo Apostel).

L'athéisme et l'agnosticisme — déjà, la dualité des termes annonce la complexité des questions — deviennent, à travers ces textes, des réalités nuancées qui méritent d'être maniées avec beaucoup de rigueur. Le phénomène étant, en Occident, en grande partie lié à la lutte pour s'affranchir de l'imaginaire chrétien, on ne peut se surprendre que son histoire soit renvoyée aux marges des réalités culturelles, quand elle n'est pas franchement occultée : il faut donc la refaire. Conçus dans la polémique, les termes représentent moins, dans leur utilisation commune, des systèmes de pensée que des modes d'errance : il faut donc repenser leur opérationalité. Ce n'est pas le moindre mérite de ce collectif d'ouvrir des pistes dans ce sens, et cela dès le départ, en montrant par exemple l'ambiguïté des rapports entre le christianisme naissant et l'athéisme, lui aussi culturellement marginal, de la pensée gréco-romaine.

Si les chrétiens des premiers siècles, en effet, ont été accusés d'athéisme quand ils refusaient d'honorer les dieux, ils ne se privaient pas de renvoyer l'accusation au monde païen lui-même, puisque ses dieux n'étant rien, ce monde vivait, pour eux, dans l'illusion. À ce stade, ils ont trouvé des alliés paradoxaux chez les philosophes qui tournaient en dérision l'imaginaire païen et s'attachaient à expliquer la naissance des dieux dans l'esprit des hommes : « Même s'ils n'ont pas connu la vérité elle-même, ils ont démasqué l'erreur, laissant ainsi comme une braise d'où allait jaillir l'étincelle de vérité » disait de ces derniers Clément d'Alexandrie (cité par Savon). Cependant, ces chrétiens ne pouvaient accepter la seule négation : ils affirmaient, eux, un Dieu unique qui, bien qu'au delà de tout imaginaire, a été ainsi inscrit dans la culture par le christianisme, c'est-à-dire, à son tour mis en représentation.

La question de l'athéisme et de l'agnosticisme nous renvoie dès lors à un problème central du langage et de la connaissance : celui du statut du sens (et de sa représentation) dans la culture, et par là, à la question bien contemporaine du « réel ». Mystiques et scientifiques continuent, aujourd'hui encore, de s'interpeler paradoxalement sur ces